

I

Bruxelles. Été.

«Je suis un homme chanceux», pensait Thomas en reposant le téléphone. Jonas Hagel venait de lui annoncer le décès de son père. Non qu'il se réjouisse de la disparition d'un homme qu'il avait toujours admiré et aimé, mais il venait d'avoir cinquante-deux ans et c'était la première fois que la mort le touchait de près. Son père était mort et il n'éprouvait qu'une manière de surprise, un trouble presque lointain, un étonnement confus... Des sentiments somme toute communs, aux antipodes du séisme de consternation qu'il avait imaginé l'accabler le jour où on lui annoncerait la perte d'un proche.

Du plus loin qu'il se souvint, son esprit s'était toujours rebellé face à certaines évidences, surtout lorsqu'elles sont dépouillées du minimum tolérable de supposé et de feint. Ainsi en allait-il de la mort: en érafler l'inéluctabilité était pour lui une chose difficilement supportable. Il se complaisait dans les menus éloignements toxiques, ces petits arrangements quotidiens avec lesquels il composait sans états d'âme...

Jusqu'à ce jour, son expérience de la mort se réduisait donc à peu de choses: la disparition inopinée d'un vague cousin insuffisant rénal et celle d'un ancien condisciple de pensionnat, victime à vingt-huit ans d'un encordement négligé sur les pentes du Makalu au Népal. Il y eut aussi l'inoubliable et

rocambolesque histoire des cendres de l'oncle Nahat...

Nahat Celmaister, l'oncle de sa mère, était un survivant du camp de Dora-Mittelbau. Pendant les trente-huit années qu'il survécut à l'abomination, jamais il n'en parla ni n'évoqua la moindre cicatrice de souvenir. Lorsqu'il se sut condamné par le cancer qui lui rongeaient les poumons, il rédigea un testament dans lequel il exprimait sa volonté d'être incinéré. Les résidus de l'opération seraient dispersés dans le cimetière d'Ein Kerem, non loin de Jérusalem. C'est là que Meryem, l'amour de sa vie, était inhumée, morte (de chagrin) à vingt-quatre ans de n'avoir pu épouser Nahat par la volonté d'un père rabbin Haredim qui la destinait à un autre rabbin. C'était, en tout cas, la version officielle de l'histoire.

Tout ça sentait un peu son Hollywood, mais bon, on faisait semblant d'y croire. Cela dit, il n'y avait aucune raison objective pour tenter au récit de Nahat un quelconque procès en invraisemblance, mais pour Elsa Celmaister (mère de Thomas et nièce de Nahat), elle faisait tache dans la saga familiale, ce qui revenait à la frapper irrémédiablement du sceau de l'incongruité. Et Elsa s'y entendait pour accommoder l'histoire à sa sauce...

Dans son testament, Nahat déclarait en outre que son incinération était (aussi) un geste ultime de solidarité avec les juifs calcinés dans les camps nazis. «Quelle suffisance! Non mais, pour qui se prend-il...? *Dafouk ba roche...*», s'était écriée Elsa.

On l'aura compris, Elsa n'affichait qu'une estime toute relative pour un oncle qui, de surcroît, ne manquait jamais une occasion pour lancer à la cantonade «Dieu, je l'emmerde!» C'était sa devise, son slogan, son cri de ralliement: «Dieu, je l'emmerde, et aussi les rabbins, la Torah et tout le toutim...» Il le clamait – avec jubilation – chaque fois que le hasard le mettait sur le chemin du rabbin Guigui qui se contentait de sourire et de secouer la tête jusqu'au jour où, excédé, il lui lança: «ce qui est sûr, c'est que toi aussi tu

m'emmerdes à force de répéter la même chose depuis des années...»

On respecta néanmoins les dernières volontés du défunt et ses cendres furent envoyées en Israël. Mais l'urne n'arriva pas à destination. Elle disparut entre deux aéroports, on ne sut jamais ni pourquoi ni comment. Elsa y vit un signe : « Il n'aurait pas dû se faire incinérer ! C'est contraire à la Loi, à tout ce qui fait de nous des Juifs, même athées ! »

Allez savoir pourquoi mais, lorsque Jonas lui apprit que son père venait de mourir, la première pensée de Thomas fut pour l'oncle Nahat...

Jonas Hagel était le médecin de famille et l'un des plus vieux amis de son père. Il lui avait appris la nouvelle avec douceur, de sa voix cajoleuse qui faisait penser à celle de Sami Frey, légèrement voilée, au grain arrondi de céréale mûre. Malgré le tragique de l'instant, Thomas en avait apprécié une fois de plus le timbre raffiné. Son père, Égide Holmer Caus, journaliste, reporter, baroudeur au long cours, boucanier de l'écriture, globe-trotter boulimique de l'info venait de mourir...

Quelle drôle d'idée...

Thomas se sentait un peu perdu, désorienté, ne sachant que faire ni quoi penser... Pendant plusieurs minutes, il tourna dans son appartement, sans but. Il rangea distraitemment la cuisine, ferma la fenêtre de sa chambre et s'assit sur son lit défait. La dernière fille qu'il y avait entraînée, c'était quand ? Trois, quatre mois ? Elle était restée peu de temps. Une heure à peine. Il n'avait pas été à la hauteur. D'ailleurs avec les femmes, ça faisait un moment qu'il n'y avait plus de hauteur du tout.

Il ramena négligemment la couette sur le lit. Il se dévisagea dans le miroir de la salle de bains. Il ne se trouvait aucune ressemblance avec son père. À croire qu'ils n'avaient aucun brin d'ADN en commun. Et puis, il se sentait devenir

vieux... Ses cheveux étaient coupés courts – histoire de masquer une calvitie qui avait débuté alors qu’il avait à peine vingt ans – des pattes-d’oie assiégeaient ses yeux... Il se trouvait une tronche de cocker triste. C’est vrai que les cockers ont toujours l’air triste...

Il devait avoir six ou sept ans lorsque son père en avait ramené un à la maison, ce qui l’avait mis en joie et horripilé sa mère. Il l’avait appelé Étienne. Le nom des chiens est en général assez stupide. Mais bon, il préférait quand même Étienne à Kiki ou Caramel... Étienne s’avéra être un fugueur né qui finit sous les roues d’un semi-remorque quelques mois plus tard. Thomas en fut mortifié. Depuis lors, il s’interdisait la compagnie du moindre animal domestique, fût-ce un poisson rouge.

Sue, une de ses ex, lui trouvait une tête de tortue. Personne ne lui avait jamais dit auparavant qu’il ressemblait à une tortue. C’est vrai qu’il s’était toujours trouvé une certaine lenteur réactive, et puis c’est sympa, une tortue : c’est calme, ça n’est pas contrariant, ça vit sa petite vie sans emmerder le monde...

Sue était une jeune femme fantasque avec laquelle il était impossible de s’ennuyer cinq minutes. Elle aimait les crèmes et les baumes. Elle passait des heures à lui masser les pieds, à lui malaxer les épaules et le dos avec des huiles essentielles qui sentaient le thym. Elle lui frictionnait le visage avec des onguents (*Vital feeling scented formula refreshes/tonifies/awakens the senses*). Un jour il lui demanda « s’il existait aussi des baumes pour la bite... » Sans se démonter elle lui répondit que oui, évidemment, mais pour ça elle pouvait aussi se servir d’une crème pour le visage ou pour la peau, voire d’huile solaire dont la fluidité et les arômes se prêtaient fort bien à cette activité, sauf que le goût n’était pas génial...

Thomas aimait bien Sue. Elle était reposante.

Dans son rapport aux femmes (de manière générale), c’était surtout sa lucidité qui le contrariait. Il pressentait

immédiatement la faille chez elles, tout ce qui fait la duplicité de la séduction. Ce n'est pas tant l'imposture qui soit gênante mais plutôt l'aveuglement qui en découle, la mystification concédée, la tartuferie convertie en credo amoureux. La séduction est une version subtile de l'horreur du vide, une plaisante réminiscence du cerveau reptilien. Chasseur et chassé, bourreau qui s'ignore et victime mal offerte sur l'autel du protège-moi et du soumets-toi... La séquence de séduction passée, il lui fallait peu de temps pour transformer une relation naissante en une intolérable prise de tête où la jalousie mal assumée, la névrose d'abandon et le machisme atavique prenaient le pouvoir avec délectation. Une forme de masochisme destructeur s'emparait de lui et il finissait par écœurer sa conquête en quelques échanges et quelques interminables silences.

Ce fut différent avec Sue. La morosité existentielle de Thomas glissait sur elle comme sur une peau bien huilée. Elle ne s'inquiétait pas de ses mutismes, ignorait ses sautes d'humeur et ses mélancolies. Elle s'appliquait à gommer son spleen à coups d'onguents et de langue zélée qui le ramenaient aussitôt à une lucidité indulgente, un discernement du monde sensiblement plus bienveillant.

Elle disparut de sa vie comme elle y était entrée, tout en discrétion. Elle retourna à ses baumes et à ses liniments sans bruit, sans passion, dans l'attente de faire le bonheur malaxé du prochain homme de sa vie.

Égide était mort...

Thomas finit par se décider à se secouer. Il téléphona au journal pour les aviser de la situation. Il ne faudrait pas compter sur lui dans les prochains jours. Il annonça le décès de son père à Barbara Mircescu, la rédactrice en chef. Elle fut atterrée par la nouvelle. Elle connaissait bien Égide ; elle avait été sa stagiaire (et sans doute plus) vingt-cinq ans plus tôt.

Il fallait aussi prévenir Angela...

Angela était la fille de Thomas. Elle vivait en Suisse avec sa mère, Édith. Il songea à l'appeler mais il savait qu'à cette heure il tomberait sur le répondeur. Et puis il appréhendait les inévitables questions. Jonas était resté vague sur la cause du décès. Un malaise cardiaque, semblait-il, mais Thomas n'aurait pu avancer le moindre détail. Il appellerait plus tard, après avoir vu Jonas.

Angela était restée proche de son grand-père après le divorce de ses parents. Sans doute Égide entretenait-il encore des contacts avec son ex-belle-fille. Ces deux-là s'étaient toujours bien entendus...

Il enfila un pantalon et un T-shirt noirs – par convention inconsciente – et fila vers la station de taxis près de la Bourse. À cette époque de l'année où Bruxelles vit au ralenti, il lui faudrait vingt minutes à tout casser pour rallier l'avenue Molière. Il monta dans la première voiture de la file. Il faisait étouffant. Les rues étaient désertes et le chauffeur, sans doute peu sollicité par la maigre clientèle de juillet, prenait son temps. L'autoradio déversait les couinements exaspérants d'un chanteur de raï qu'il accompagnait en fredonnant et en tambourinant sur son volant gainé d'un vieux velours cramoisi. Il se dévissait la tête à chaque fois qu'il apercevait une femme, murmurait ses appréciations et se fendait d'un sourire imbécile dès que ses yeux croisaient leur regard puis, satisfait, il lançait à Thomas un coup d'œil égrillard, comme s'il cherchait dans le rétroviseur un témoignage de mâle complicité, l'argument viril et péremptoire qui absoudrait l'inconvenance de son geste.

En arrivant avenue Molière, Thomas fouilla ses poches à la recherche des clés qu'Égide lui avait confiées, des années plus tôt, pour qu'il puisse aérer l'appartement lorsqu'il partait en voyage. Il pesta comme à chaque fois contre le poids infernal du portail. L'étroite cabine d'ascenseur qui sentait habituellement l'encaustique et le renfermé était imprégnée

d'essences mi-citronnées, mi-boisées, un bouquet d'élégance feutrée qui flottait dans l'air. Thomas avait les sens à fleur de peau, tout lui apparaissait abondant, répandu, foisonnant. Fébrile et paisible à la fois, il ne se sentait pas vraiment triste, ni accablé, ni sombre. Il ne s'était pas encore fait à la situation. La nouvelle de la mort de son père lui semblait lointaine, abstraite. Devant la porte entr'ouverte de l'appartement, une autre sensation s'imposa, plus singulière encore : il redoutait de se trouver en présence de la dépouille de son père et en même temps il ressentait pour lui une complicité insolite, par-delà la mort. Il entra et appela Jonas qui sortit de la cuisine et s'avança à sa rencontre, visiblement ému. Il le serra contre lui avant de le précéder dans la chambre. « Viens... »

Ce ne fut pas un choc.

Si ce n'était la poitrine étrangement creusée et sa parfaite immobilité, on aurait pu croire qu'il somnolait.

Thomas était debout face à lui, s'attendant presque à le voir ouvrir les yeux. La porte se ferma sans bruit. Jonas avait quitté la pièce. Thomas s'assit sur le canapé qui faisait face au lit et c'est seulement à ce moment-là qu'il commença à prendre conscience de la mort de son père. Le vide était déjà là, léger, l'absence frappait discrètement. Il sentit qu'elle serait tonitruante dans les prochains jours.

Combien de temps resta-t-il dans la chambre ? Peut-être dix minutes, peut-être une heure. Des éclats de parfum ondulaient, quelques effluves clandestins que l'air chaud qui glissait par la fenêtre ouverte n'avait pas encore dissipés. Il reconnut le parfum qu'il avait perçu dans l'ascenseur.

Jonas préparait du café lorsqu'il le rejoignit dans la cuisine. Ils restèrent un moment sans parler. Le tic-tac de l'horloge murale arpentait le silence. Thomas ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin. Un souffle chaud pénétra dans la pièce en même temps que les rayons ocre du soleil de fin d'après-midi. Un merle sifflait.

— Infarctus foudroyant... C'est ça ?

— Plus ou moins. Le terme adéquat est épectase même s'il n'a officiellement rien de médical.

Il déposa la cuillère et porta la tasse à ses lèvres. Thomas le regarda sans répondre. L'expression de son visage ne trahissait guère son ahurissement. Il connaissait bien son père et ses inclinations pour les femmes mais ça... ! L'attitude de Jonas balançait entre la consternation faussement navrée et l'appréhension jubilatoire. « Il y a pire comme manière de passer, non ? » Il finit son café puis se dirigea vers l'évier, rinça la tasse et la replaça dans le placard. « Depuis environ trois ans, ton père avait une relation avec une femme. Ana. Ils se rencontraient ici, tous les jeudis après-midi. C'est elle qui m'a appelé. » Il se rassit et allongea ses jambes sous la table.

— Elle t'a appelé ? Pourquoi toi ?

— Parce que je la connais...

Il sortit un chiffon de sa poche et se mit à nettoyer ses lunettes avec application. Thomas se taisait, il attendait. « Nous sommes quatre clients d'Ana, les abonnés... Quatre fidèles qui recourons à ses services, une *ligue de gérontes sybarites* pour reprendre l'expression de ton père... Il souriait. Ça te choque ? » Non, il n'était pas choqué, seulement déconcerté. Moins par le fait que son père ait entretenu une relation suivie avec cette femme que par la révélation de Jonas... Ce quatuor de barbons libertins, cette fraternité des vétérans de la paillardise qui se partageaient une... une pute comme on se répartit l'usage d'un vélomoteur ou d'un taille-haie. À toi le lundi, à moi le mercredi...

— Je précise que ce qui nous unit à cette femme, ton père et moi, dépasse de loin la simple notion de sexe rétribué. Ana n'est pas une prostituée, ni une...

— Ah bon ? Si tu le dis... De toute façon ce n'est pas mon problème. C'est le tien, c'était celui d'Égide. Je ne juge pas. J'essaie seulement de comprendre.

— Qu'est-ce qu'il y a à comprendre de plus que ce que je

viens de dire? Rien. Mais tu as raison, ce n'est pas ton problème. Il fallait seulement que tu saches cela pour connaître la vérité sur la mort de ton père. Il est mort en baisant et c'est fort bien ainsi... Même s'il va me manquer... nous manquer...

Thomas ne répondit pas. Il regardait le jardin, le cyprès, les quatre tournesols dans le fond, le banc de pierre en dessous du pin parasol. Cette conversation avec Jonas en prolongeait une autre qu'il avait eue avec son père quelques mois plus tôt. Il en comprenait maintenant la portée.

Il raccompagnait Égide au terme d'une soirée d'hommage à Hugo Claus au Théâtre royal flamand. Il était minuit passé et c'est lui qui conduisait la voiture. Égide s'était lancé dans un monologue passionné à propos de la morale, celle de la petite bourgeoisie flamande, tapie entre dunes et canaux, écartelée entre catholicisme maigre et nationalisme hargneux, celle-là même que Claus avait vomie toute sa vie. «La morale, disait-il, est affaire de conscience intime bien plus que de règles collectives. Ce qui est mal c'est ce qui nuit à l'estime que nous avons de nous-mêmes. La mésestime de soi, voilà la cause de nos dérapages, ceux qui nous pourrissent la vie à grands coups de culpabilité... En soixante-huit, nous ne voulions plus entendre parler de morale parce que c'était toujours la morale des autres, sous-entendu celle des nantis et des dominants. On a confondu les doctrines spéculatives fondées sur des intérêts de classes et les options individuelles. Je parle des choix que nous posons en accord – ou non – avec les préceptes du vivre-ensemble...»

Malgré l'heure tardive, l'avenue Louise était encombrée. Quelques filles faisaient discrètement le tapin. Égide les regardait. Une grande black s'approcha et lui fit signe de baisser la vitre: «toi tu as une tête à aimer les câlins», souffla-t-elle. Elle souriait sous sa volumineuse chevelure afro comme on en voyait surtout dans les années soixante et soixante-dix. «C'est vrai. Mais pas ce soir... L'énergie me manque après

minuit...», répondit Égide. La fille s'était appuyée à la portière et les regardait l'un et l'autre. «À trois, c'est trois cents... Pour vous, je fais deux cent cinquante...» Un coup de klaxon rageur éclata derrière eux. «Une autre fois peut-être», glissa Égide en lui souriant avant de refermer la vitre.

— T'es-tu déjà demandé pourquoi, de tout temps, les pouvoirs ont méprisé les femmes? Pourquoi les religions les craignent ou les écartent, quitte à les exalter ou les mythifier? La peur du plaisir. La hantise de la sensualité et la glorification des dispositions à l'assèchement des attirances! L'équation plaisir égale péché est une escroquerie militante du monothéisme. Elle repose sur la peur masculine de la privation du pouvoir. Je n'évoque pas seulement le sexe mais la notion radicale de plaisir. Aucun plaisir, aucune joie ne peut être un mal puisque c'est un signe d'accomplissement. Claus a trop ouvert sa gueule pour qu'ils lui décernent leur foutu Nobel. «Ils devraient quand même me le filer à titre humanitaire ne fût-ce que par respect pour mon âge et parce que j'ai toujours aimé les putes, m'a-t-il un jour dit en rigolant... Et s'ils ne veulent pas me donner le Nobel de littérature, alors qu'ils me filent celui de la paix parce qu'aimer les putes, c'est aimer le peuple, aller aux putes, c'est faire œuvre de bienséance et de bienfaisance!» Il avait raison... Aller aux putes, c'est oser prétendre à l'aveu de faiblesse du corps et de l'esprit. Heureux les pauvres en esprit car ils jouiront! Aller aux putes, c'est revendiquer notre complaisance vis-à-vis du plaisir, c'est refuser d'humilier nos hormones à grands coups de sentimentalisme. Heureux les cœurs purs car ils verront que les putes nous aident à découvrir le chemin qui mène au rien pur et nu... Tu dois lire les poèmes strophiques d'Hadewijch d'Anvers... Elle touche au sublime quand elle parle du chemin qui mène au rien pur et nu...

Le carillon de la porte d'entrée fit sursauter Thomas. Jonas décrocha l'interphone. «C'est au quatrième.» Il appuya sur l'ouvre-porte.

— Les pompes funèbres, lança-t-il en se dirigeant vers la chambre d'Égide. Tu as appelé Angela? Et Édith?

— Pas encore...

Thomas regarda sa montre. Six heures et quart. À cette heure sa fille et son ex-femme n'étaient pas encore chez elles.

— J'attendais que tu me donnes des précisions. Elles vont m'en demander... Je vais leur dire qu'il est mort de... qu'est-ce que je vais leur dire?

— Dis-leur qu'il est mort comme il a vécu...